

Pierre Gaspar

**HISTOIRE**  
de la  
**CAPTIVITÉ**  
des **FRANCAIS**  
en **ALLEMAGNE**  
(1939-1945)

**Gallimard**







**HISTOIRE DE LA CAPTIVITÉ  
DES FRANÇAIS EN ALLEMAGNE  
(1939-1945)**



PIERRE GASCAR

Histoire  
de la captivité  
des Français  
en Allemagne

(1939-1945)

*nrf*

GALLIMARD

*Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage trente-cinq  
exemplaires sur vélin pur fil Lafuma-Navarre numérotés  
de 1 à 35.*

***Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous les pays, y compris l'U. R. S. S.  
© Éditions Gallimard, 1967.***

Cet ouvrage ne vise qu'à être un document pour l'histoire. On peut, certes, considérer que la captivité d'un million et demi de militaires français en Allemagne ou dans les territoires que le III<sup>e</sup> Reich avait annexés ne représente qu'un aspect secondaire de la défaite subie par notre pays au début d'un conflit dont le monde entier, ou peu s'en faut, allait devenir le théâtre. On ne saurait pour autant dénier toute signification à une expérience si longue, si cruelle et vécue par tant d'hommes à la fois.

La captivité en Allemagne d'un tel nombre de Français, que vinrent rejoindre des centaines de milliers d'autres soldats de pays devenus nos alliés, constitue une des formes les moins négligeables de la guerre totale, telle qu'elle fut appliquée pour la première fois dans l'histoire par l'Allemagne nazie. Outre la mise en œuvre de tous les moyens de destruction disponibles, cette conception de la guerre implique l'asservissement par le vainqueur des populations tombées dans sa dépendance, lorsqu'il estime pouvoir tirer quelque profit de leur survie.

Au procès de Nuremberg, parmi les chefs d'inculpa-

tion (crimes contre la paix, crimes de guerre, etc.), figureront les « crimes contre l'humanité » qui désignent non seulement l'assassinat de personnes désarmées, les sévices qu'on leur inflige, mais aussi l'esclavage dans lequel on les plonge et on les maintient. Dès la fin de 1939, Hans Franck, gauleiter placé à la tête du gouvernement général de Pologne, déclarait : « La Pologne sera traitée comme une colonie. Ses habitants deviendront les esclaves du Reich. » La collaboration offerte à la France par l'Allemagne n'avait d'autre but que de rendre plus docile la proie qu'on comptait absorber et dont il était habile d'éviter les sursauts.

Les militaires français capturés en 1940 sont les premières victimes du rationalisme totalitaire qui, pendant cinq ans, va se donner libre cours dans une grande partie du continent européen. On ne peut, il va de soi, comparer les épreuves que connurent les prisonniers de guerre français, même les plus défavorisés, aux horreurs de la déportation. Les Allemands voyaient dans les déportés raciaux ou politiques des éléments à éliminer mais qu'on pouvait parfois utiliser au préalable. Il s'agissait, en d'autres termes, d'un matériel humain promis à la destruction qu'on préférerait, dans certains cas, achever par l'usure. Les prisonniers de guerre, hommes jeunes déjà pliés à la discipline militaire et représentant la classe populaire du pays auquel ils appartenaient, quand les déportés étaient suspects d'intellectualisme, constituaient, au contraire, un matériel humain qu'on s'employait à entretenir, encore que ce fût aux moindres frais et pour un temps limité, peut-être. Cependant, on le voit, les uns et les autres, aussi différents que fussent leurs

destins, étaient les victimes d'une même transformation des méthodes de guerre.

La captivité en Allemagne d'une grande partie de l'armée française entre 1940 et 1945 représente un fait sans précédent dans les annales de l'humanité : jamais, depuis six mille ans pourtant emplis du tumulte des guerres, un si grand nombre de ressortissants d'un pays n'avaient été conduits et maintenus de force dans un autre pays.

Les causes de la défaite de la France en 1940 étaient à la fois matérielles et morales. La faiblesse militaire de notre pays, la vétusté de son armement suffirent à expliquer notre déroute et le découragement, le désespoir qui souvent la précéda. Les Allemands disposaient, sur le front, de 150 divisions alors que nous n'en avions que 90. Ils possédaient deux fois plus de chars que nous. A leurs 5 000 avions modernes, nous pouvions à peine opposer un millier d'appareils la plupart du temps anciens.

Certes, le mobilisé de 1939, souvent fils d'un ancien combattant de 1914-1918, n'aimait pas la guerre. Il l'aurait faite cependant avec courage si on lui en avait donné les moyens. Beaucoup de Français considèrent et considèrent encore aujourd'hui que les camps de prisonniers d'Allemagne s'étaient emplis de soldats français qui avaient jeté leurs armes avant de s'en être servi. Prise à la lettre, cette formule reflète parfois la vérité mais il importe de préciser qu'il ne reste qu'à jeter son arme quand cette arme est un simple fusil et qu'on voit avancer vers soi des engins blindés.

Grâce à sa supériorité en hommes et en matériel, l'Allemagne pouvait appliquer les principes de la « Blitzkrieg » (la guerre-éclair), tels que le comte Schlieffen

les avait définis à la fin du siècle dernier. Cette tactique consiste en de violents coups de bélier destinés à provoquer des percées par lesquelles des forces d'une grande mobilité s'engouffrent. Négligeant d'exploiter leurs succès locaux, elles opèrent de vastes mouvements circulaires en vue d'envelopper l'ennemi. Ces opérations multiples, rapides, ne sont pas sans évoquer l'action d'une pieuvre lançant de toutes parts ses tentacules pour enserrer ses proies. Aussi, la « Blitzkrieg », lorsqu'elle est couronnée de succès, se caractérise-t-elle d'abord par l'importance du nombre des prisonniers qu'elle permet de capturer. Les 1 850 000 prisonniers français de mai et juin 1940 ont été non seulement victimes de la force militaire allemande mais aussi du plan adopté par Hitler et von Manstein.

De la même façon, ce sont les méthodes de la « Blitzkrieg » et la surprise qu'elle provoque chez l'adversaire qui expliquent la capture par les Allemands de plusieurs centaines de milliers de soldats soviétiques, au cours de l'été de 1941. Cet exemple pris chez un peuple qui, par la suite, mena une lutte héroïque et planta son drapeau sur les ruines de Berlin suffirait, si besoin était, à prouver qu'en 1940 la France ne fut vaincue que parce qu'elle n'eut pas le temps de se ressaisir après avoir d'abord, comme on dit, « encaissé le coup ». Elle disposait d'un territoire trop étroit et de réserves trop faibles pour pouvoir regrouper ses forces. A cause de sa configuration géographique, notre pays, lorsqu'il est brutalement attaqué par l'est et le nord se trouve dans l'incapacité de faire la part du feu, d'offrir sous les coups dont la soudaineté et la violence l'abasourdissent ce qu'on appelle une défense élastique. La moindre percée met l'ennemi aux portes de la capitale. Sans le miracle

de la Marne, les Allemands gagnaient la guerre de 1914 en six semaines. Ces vérités valent d'être rappelées. Dans la plupart des ouvrages sur la dernière guerre, on mentionne, parmi les causes de notre défaite de 1940, « l'engourdissement » dans lequel huit mois de « drôle de guerre » auraient plongé les mobilisés. Par cet euphémisme, on sous-entend qu'ils n'auraient pas montré, par la suite, la combativité qu'on attendait d'eux. Cet injuste reproche, les prisonniers de guerre ne cessèrent de le sentir peser sur eux. Il rendit leur captivité plus pénible.

Il convient de rappeler brièvement ici la rapidité avec laquelle furent opérés les « coups de filet » qui amenèrent, entre le début du mois de mai et la fin du mois de juin 1940, la capture par les Allemands de 1 850 000 militaires français. Le 10 mai, à l'aube, 4 000 chars allemands foncent à travers le Luxembourg belge, en direction de la Meuse. Ils disposent d'une couverture aérienne assez dense pour les prémunir contre toute attaque sur leurs flancs. Deux jours plus tard, l'offensive allemande atteint la Meuse. Le 15, le flot des « Panzerdivisionen » peut s'écouler par la trouée qu'elles viennent d'effectuer à Sedan et se diriger vers l'ouest. Déjà, notre groupe d'armées du nord est anéanti, ses débris encerclés. Le général Giraud est fait prisonnier.

Pendant que se développe ce qu'on appellera la « bataille de France », les troupes anglaises et françaises prises au piège le long de la mer du Nord tentent, à Dunkerque, de s'embarquer pour l'Angleterre. Environ 100 000 Français et 250 000 Anglais y parviendront, mais, les bateaux manquant, plusieurs milliers d'autres seront faits prisonniers sur les plages.

Dans les jours qui suivent, un peu partout, sur l'Aisne,

l'Oise et déjà sur la Somme, l'armée française plie sous l'assaut des blindés. Les encerclements et les redditions se multiplient. Le 9 juin, le front de la Somme est percé. Une partie de la X<sup>e</sup> armée tente en vain de s'embarquer, à Saint-Valéry-en-Caux, pour l'Angleterre. Le 11 juin, les Allemands franchissent la Marne et foncent vers Dijon. A l'ouest, les Allemands traversent la Seine. Le 14, ils occupent Paris sans combats. Le 18, ils sont de l'autre côté de la Loire. La défaite de la France est consommée.

Pendant, dans l'est et, particulièrement, dans les ouvrages de la ligne Maginot, nos forces, qui n'ont pratiquement encore subi aucune attaque, restent intactes. Elles tenteront, en vain, de se replier pour éviter l'encerclement. Après s'être emparé de Dijon, les armées allemandes remontent vers Belfort. A partir du 22 juin, jour de l'armistice, la quasi-totalité des troupes de l'est est contrainte de se rendre aux Allemands. Le 25 juin, près de deux millions d'officiers et d'hommes de troupe français se trouvent entre leurs mains.

Cette masse de prisonniers est morcelée à l'extrême, chaque troupe ayant été capturée sur les dernières positions qu'elle occupait le long d'un front de plusieurs centaines de kilomètres, ou au cours de son repli. Ce dernier mot rend, en fait, imparfaitement compte des mouvements de nos armées, dans leurs ultimes sursauts. Enveloppées, elles ont souvent cherché une issue en sens contraire de la progression de l'ennemi. Elles en sont venues à tourner en rond, désorientées et se heurtant sans cesse à ceux auxquels elles tentaient d'échapper.

De l'est à l'ouest, du nord au sud, les innombrables points où sont capturées les troupes françaises donnent l'image d'un vaste tourbillon brusquement figé. Ces redditions successives concordent mal parfois avec la chronologie de la campagne de France, telle que l'histoire l'enregistrera. Les Allemands vont de l'avant, négligeant provisoirement les petites poches où, lasses d'aller et de venir dans un étroit espace, les forces françaises finissent par se livrer au vainqueur.

Il est un peu pris de court par l'ampleur et la rapidité de son succès. Les « Panzerdivisionen » ne se sont pas fait escorter par une armée de serre-files pour prisonniers. Il faut prélever sur les unités combattantes les hommes qui vont encadrer, rassembler et acheminer vers des lieux de détention à peu près sûrs ces centaines de milliers d'hommes désarmés. Par bonheur, le prisonnier de guerre, quelle que soit sa nationalité, fait preuve, en général, de docilité. C'est un homme brisé, moralement et souvent physiquement. De plus, il semble qu'au fond de notre esprit le respect de la vieille règle du jeu demeure, parfois alors même que le jeu n'a pas été mené loyalement par la partie adverse. Déposer les armes est un acte d'allégeance, une soumission. Après avoir épuisé ses chances ou son courage, l'être humain s'en remet à la bonne volonté du vainqueur. Il est vrai, et cela doit être dit, que, dans le combat, nul, sauf s'il ne se trouve plus en possession de ses moyens physiques ou de ses facultés intellectuelles, n'est contraint de se rendre. Il peut toujours recourir à l'acte de désespoir, se jeter sur les armes de l'ennemi, afin d'en être transpercé, comme dans les tragédies classiques, ou tourner ses propres armes contre lui-même. Mais de tels actes ont toujours été assez rares.

Donc, en ennemi loyal, le soldat français dépose ses armes aux pieds des Allemands sans, aussitôt, lui sauter à la gorge ou prendre ses jambes à son cou. Il ne se livrerait pas avec un tel abandon s'il ne savait ou ne devinait que, derrière lui, le pays tout entier s'effondre. On ne va pas, sur le coup, à contre-courant d'une défaite. Il faut pouvoir d'abord reprendre son souffle et ses esprits. Or, l'armée française n'en peut plus. Il faut parler ici de son état physique.

Les hommes qui sont faits prisonniers entre la fin mai et la fin juin 1940, si l'on excepte ceux qui gardaient la ligne Maginot, se trouvent dans un état de fatigue extrême. On ne doit pas oublier qu'en 1940, alors que les armées de tous les pays économiquement développés sont déjà, en grande partie, motorisées, le soldat français, le fantassin « roi des batailles », va encore à pied. Le terme de « guerre de mouvement » applicable au plus haut point à la campagne de France, pur exemple de la « Blitzkrieg », prend pour lui tout son sens : la guerre de mouvement, il la fait avec ses jambes. Sous la poussée allemande, les marches, les contremarches, les regroupements se multiplient. Il faut échapper à l'encerclement. Dans les jours qui précèdent leur reddition, la plupart des soldats français couvrent à pied des étapes quotidiennes de cinquante, soixante et parfois de soixante-dix kilomètres, souvent d'ailleurs en tournant en rond. Le ravitaillement ne parvient plus guère. Ce sont, la plupart du temps, des hommes exténués que les Allemands capturent ou « cueillent », pour employer ici l'expression argotique qui évoque le fruit mûr, prêt à se détacher tout seul de l'arbre.

Recru, harassé, le Français sous l'uniforme se détache.

Il se détache de ses gouvernants d'hier coupables d'im-péritie; il se détache de ses chefs militaires souvent aveugles et enfermés dans leurs préjugés de caste; il se détache de ses Alliés qui ne lui ont pas apporté une aide suffisante. Rarement, un peuple a été plongé dans un tel état de désarroi, d'inertie mentale, de stupeur. Aucun des Français mobilisés (mis à part les psychopathes du fascisme) n'est inconscient de l'ampleur du désastre que la France est en train de subir. On connaît la volonté de domination des nazis, leur racisme. Mais puisque, pour le moment, toute résistance s'avère impossible, on doit se soumettre. Des temps meilleurs viendront, peut-être. Il faut se garder en vie pour les attendre.

Un phénomène aussi s'opère, qu'on observe souvent. Depuis la prise du pouvoir par Hitler, l'Allemagne a pris, aux yeux des Français, un aspect redoutable et mythique. Ce n'est plus un pays comme un autre mais un lieu infernal plein de clameurs, de lueurs de torches et d'incendies vengeurs. Or, au moment où ils sont faits prisonniers, les Français découvrent parfois devant eux non pas des géants blonds aux yeux pâlis de cruauté mais des « Feldgrau » traînant leurs bottes, des « bidasses » germaniques dont la lourdeur les rassure un peu.

Fatigue, découragement et, aussi, vague espoir dans l'humanité des vainqueurs, on comprend qu'en maints endroits une poignée de soldats allemands armés d'une mitrailleuse parviennent à garder plusieurs milliers de prisonniers parqués dans un pré. S'évader serait souvent pour eux assez facile mais il faudrait pour cela un ressort qui manque, pour le moment. Souvent aussi, la région où les prisonniers se trouvent ne compte presque plus de civils. Les villes pilonnées par l'avia-

tion sont désertes ; les fermes restent vides ; des vaches meurent de soif dans les enclos. Où trouver une aide, des vêtements, de la nourriture, un moyen de transport ?

Toutefois, l'abattement qui suit le combat, la capture ou la reddition dure peu chez des hommes jeunes, même si les événements, les circonstances, continuent de justifier leur découragement. En dépit de leur fatigue qui ne se dissipe pas, car les Allemands les font sans cesse changer de place et parcourir de grandes distances à pied, au surplus, sans les nourrir aucunement, les prisonniers français retrouvent assez vite leur esprit d'initiative. Les Allemands l'ont prévu et, toujours dans l'impossibilité d'augmenter les effectifs affectés à l'encadrement des prisonniers, ils montent une des plus audacieuses entreprises d'intoxication psychologique (pour employer l'expression à la mode) de tous les temps.

On peut légitimement penser que la méthode a été mise au point à l'avance. Les Allemands l'appliquent dès l'instant où la Wehrmacht commence à être submergée de prisonniers. Le mécanisme de cette intoxication psychologique est plus que simple : enfantin. On s'en remet à la force du mensonge. Précisons : à la force du mensonge « transmis ». Les Allemands répètent aux Français prisonniers qu'ils vont être très rapidement libérés. Mais si les Français se laissent prendre aussi facilement à cette promesse, c'est parce que ceux qui la formulent, les soldats ou les officiers allemands subalternes, sont eux-mêmes abusés par leurs supérieurs et croient dire la vérité. Ce procédé est semblable à ce qu'on appelle, en psychologie, le « double-blind » (en anglais : deux fois aveugle). Il est prouvé que le mensonge « prend » mieux lorsqu'il est formulé par

une personne qui le tient pour une vérité que lorsqu'il sort de la bouche de son auteur. On ne doit pas perdre de vue, à ce propos, que les combattants allemands sont pliés à la vieille discipline prussienne qui fait accepter comme parole d'Évangile tout ce qui est exprimé par un supérieur. Ils se trouvent, au surplus, conditionnés par l'hitlérisme qui interdit toute opinion ou toute interprétation personnelle. Neuf fois sur dix, le militaire allemand qui répète aux prisonniers : « Vous serez chez vous dans quinze jours » est dupe lui-même. Sans cela, cette fantastique tromperie n'aurait pu atteindre un tel degré d'efficacité.

Il convient cependant d'apporter une précision qui a son importance : c'est à partir du 22 juin, date de l'armistice, et même à partir du 17 juin, jour où Pétain annonce qu'il recherche une suspension des hostilités, que les prisonniers croient à leur libération prochaine. Jusqu'alors, jamais la détention des prisonniers de guerre ne s'est prolongée au-delà des combats. La logique militaire même l'implique. On ne retient des prisonniers que parce qu'ainsi on prive l'adversaire d'autant de combattants. On dispose, du même coup, d'un moyen de pression, de chantage, ou d'une monnaie d'échange. Pourquoi, l'armistice conclu, garder des gens dont on n'a que faire désormais ?

L'article 20 de la Convention d'armistice signée à Rethondes, le 22 juin 1940, indique que le sort des prisonniers de guerre français ne sera réglé que par le traité de paix. Aucun délai n'est fixé pour la conclusion de ce traité. Il semble sous-entendu qu'on l'envisagera lorsque l'Angleterre sera à son tour vaincue et qu'on établira dans toute l'Europe l'ordre nouveau promis par le Führer. Les prisonniers de guerre français n'ont

pas compris cela. Pour le commun des mortels, l'armistice, c'est la paix, non pas seulement l'arrêt mais le règlement du conflit. Près de deux millions de Français vont payer cher cette méconnaissance des subtilités de la juridiction internationale si habilement exploitées par les nazis. Le gouvernement de Vichy ne fait rien pour éclairer sur ce point les Français. Il leur prodigue de vagues apaisements ou, les invitant à un examen de conscience, leur laisse entendre qu'ils doivent expier soixante-dix années de régime républicain.

En ne relâchant pas les prisonniers de guerre comme il est de coutume de le faire depuis des siècles, à la fin des combats, les Allemands obtiennent un double résultat. Ils rendent plus difficile une résistance du peuple français dont les prisonniers constituent l'élément jeune, déjà formé militairement et, souvent, politiquement. Ils affaiblissent la France, tant dans le domaine économique que dans le domaine démographique. Priver un pays de plus du tiers de ses hommes dans la force de l'âge équivaut à l'émasculer.

D'autre part, le III<sup>e</sup> Reich dispose ainsi d'une masse d'hommes qui vont combler les vides que le départ des Allemands pour le front a laissés dans les fermes, les mines, les usines et sur les chantiers. C'est là une des principales formes de la guerre totale. On ne laisse plus l'ennemi défait regagner son camp pour y panser ses blessures ; on ne lui réclame plus un simple tribut : on l'asservit. Sa défaite consommée, rien ne lui appartient plus. On s'emploiera même à le priver de sa dignité. Rome, jadis, a donné l'exemple, encore qu'elle n'ait pas réduit en esclavage tous les combattants ennemis tombés en son pouvoir. Elle n'en a jamais importé qu'un assez petit nombre, juste de quoi satisfaire son goût de

## CEUVRES DE PIERRE GASCAR

### *Romans et nouvelles*

LES MEUBLES.

LE VISAGE CLOS.

LES BÊTES, SUIVI DE LE TEMPS DES MORTS.

LA GRAINE.

LES FEMMES.

L'HERBE DES RUES.

LA BARRE DE CORAIL SUIVIE DE LES AVEUGLES DE SAINT-XAVIER  
SOLEILS.

LE FUGITIF.

LES MOUTONS DE FEU.

LE MEILLEUR DE LA VIE.

LES CHARMES.

### *Documents et essais*

CHINE OUVERTE.

VOYAGE CHEZ LES VIVANTS.

VERTIGES DU PRÉSENT (ARTHAUD).

CHAMBORD (DELPIRE).

SAINT-MARC DE VENISE (DELPIRE).

AUTO (DELPIRE).

### *Théâtre*

LES PAS PERDUS.

